



n°29, novembre 2010

Fanny Colonna

Le Meunier, les moines et le bandit.

Des vies quotidiennes dans l'Aurès (Algérie) du XX^e siècle

Arles, Actes Sud, Sindbad, 2010, 224 p., bibliogr.

Fanny Colonna et Loïc Le Pape (dir.)

Traces, désir de savoir et volonté d'être.

L'après-colonie au Maghreb

Arles, Actes Sud, Sindbad, 2010, 476 p.

Jean Leca a tellement aimé *Le Meunier* de son amie Fanny Colonna qu'il en a acheté quelques exemplaires pour en faire cadeau autour de lui. J'ai été l'un des heureux bénéficiaires de son évergétisme, et je lui en suis immensément reconnaissant. Car ces récits, qui retracent la traque de la sociologue, partie en 2006 à la recherche du meunier Jean-Baptiste Capeletti (1875-1978), sont merveilleux. Sur le plan littéraire, tout d'abord : le lecteur est pris dans une espèce de thriller mémoriel qu'une écriture ferme et soignée rend captivant et qu'illustrent photos et graphiques. Sur le plan scientifique, ensuite, car cet ouvrage nous parle de l'ambivalence de la « situation coloniale » telle qu'elle a été vécue par ses protagonistes. Il est inutile de préciser que Fanny Colonna, dont on connaît l'œuvre et les engagements, ne participe pas, ce faisant, du relativisme ambiant qui élude, justifie ou célèbre la violence de l'occupation étrangère sous prétexte de « mission civilisatrice ». Elle nous entraîne bien loin de ces niaiseries plus ou moins nauséabondes, mais aussi du regard univoque dans lequel s'enferment les études postcoloniales, tout au moins en France, à l'opposé du spectre politique.

Son propos part de la confiance d'une amitié improbable entre un meunier d'origine italienne, âgé d'une quarantaine d'années, et le chef d'une bande d'insoumis, vieux de vingt-six ans lorsqu'il fut abattu, en 1921. Il prend acte du fait que « la longue période d'oppression de l'épisode colonial fut aussi l'occasion de côtoiements, différents suivant les décennies, les régions et les milieux, entre les populations conquises et les nouveaux arrivants ». Or, « de cette évidence, qui aura affecté à l'intime les vies des personnes, de leurs familles, voire de l'Algérie tout entière, on ne sait pratiquement rien, ou très peu » (p. 12). Dans les creux de la dichotomie coloniale, des « individus particuliers », souvent italiens ou espagnols, couraient les pistes, un peu comme dans le *Middle Ground* de l'Amérique du Nord, à ceci près que leurs trajectoires personnelles se sont insérées dans une domination directe déjà établie, militarisée et racialisée, et non pas au cours de ses prodromes ou lors de la conquête. Par définition, ces personnages laissent peu de traces. Il y a donc du Carlo Guizburg et du Alain Corbin dans cette exhumation d'un anonyme. Néanmoins, l'essai de *microsociologia* auquel se livre Fanny Colonna choisit pour objet une forte individualité qui « ne faisait pas partie de ces éléments insaisissables dont parlaient les archives » (p. 13). « Doté d'un savoir-faire et d'une réputation hors du commun », connu dans les milieux archéologiques d'Alger pour être l'« inventeur » d'un gisement paléolithique, poète à ses heures, marié en secondes noces à une jeune fille d'une bonne famille des Aoulad Abdi, Baptiste jouissait d'une forte considération locale sans pour autant avoir accédé au statut d'icône nationaliste, à l'instar d'autres Européens proches des « indigènes » et qui en ont épousé la cause. Son comportement, pendant l'occupation coloniale et la guerre de libération nationale, fut suffisamment double pour lui avoir permis d'échapper à la répression de l'armée française et de rester en Algérie après l'indépendance. Il en fut de même de sa croyance religieuse : Baptiste fut à la fois, ou alternativement, catholique et musulman, pour autant qu'on puisse le savoir, et à moins qu'il ne fût « bien au-dessus de tout ça » (p. 199).

La restitution fragmentaire de son histoire de vie va « rendre sensible la puissance des liens qui ont existé entre ceux qui ont vécu ensemble sur cette terre, le plus souvent sous des statuts très inégaux et pourtant en dépendance plus étroite qu'on imagine les uns des autres, du fait de la dureté du pays » ; « de montrer les liens de proximité entre des lieux, des gens, des manières de vivre, profondément ancrés dans des relations personnelles comme dans des objets matériels ou immatériels, et des affects *attachés* à ceux-ci » (p. 14). Par exemple, les *khammès*, les ouvriers agricoles recrutés à l'année sur la base d'un contrat léonin au cinquième (force de travail contre une fraction de la récolte), reconductible, habitaient dans les faits souvent à vie sur la ferme du colon, « à portée de voix, exerçant par là, aussi, une fonction de gardiennage, voire de protection » : « Ces charges donnaient en

contrepartie un certain accès au cercle restreint de la vie du colon, et surtout de sa famille, même si les franchissements de frontières étaient très codifiés, chacun chez soi, la consigne valant également protection de la privauté du *khammès*. Ces frontières pourtant existaient moins pour les enfants, qui en profitaient largement, s'enseignant mutuellement l'arabe et le français, échangeant tartines de confiture contre triangles de *kesra*. Bien des destins se jouèrent là de manière décisive » (p. 118).

Ces récits nous parlent ainsi de l'appartenance à la société coloniale, de ses modes, de ses passions, de ses conflits, de ses bonheurs : « *L'attachement* du Meunier à son moulin, du Bandit à sa tribu et à ses valeurs, des Moines-Fermiers à un projet de conversion mais peut-être seulement de régénération qui passait forcément par une incorporation de la culture locale, pour dire vite, offre je pense une entrée privilégiée pour parler de cette relation charnelle, physique, que des personnes venues d'horizons divers ont tissée au cours de leur vie avec un morceau d'Algérie dans laquelle ils avaient été propulsés par des hasards multiples » (p. 14). Un livre, donc, sur l'historicité de la « situation coloniale » et sur les formes de subjectivation que celle-ci a engendrées dans cette partie de l'Aurès. Mais aussi sur ce que d'aucuns nommeraient la situation « postcoloniale », puisque l'enquête de Fanny Colonna nous fait entrer dans l'épaisseur des rapports sociaux immédiatement contemporains, au fil des rencontres, en Algérie et en Europe, qui ponctuent son déroulement, notamment dans la seconde partie du livre.

Je ne souhaite pas en dire plus pour laisser au lecteur le plaisir de faire à son tour la connaissance de ces témoins d'un passé révolu, et en effet toujours vivant, bien que d'une manière beaucoup plus complexe qu'on ne le suppose généralement.

Je puis en revanche le convier à se plonger également dans le volume de facture académique plus classique que la même Fanny Colonna a dirigé, de pair avec Loïc Le Pape, dans le cadre d'un programme de recherche financé par le ministère des Affaires étrangères français, avec la Fondation de la Maison des sciences de l'homme de Paris (2006-2009), et selon une thématique comparable. Des chercheurs tunisiens, algériens, marocains, italiens et français se sont penchés sur un « “après la colonisation”, c'est-à-dire un présent, aux soubassements largement occultés, et, pour tout dire, dont personne ne semble avoir vraiment envie de parler » : « Un objet en partie illégitime, quasiment jamais abordé sous l'angle [...] d'approches concrètes, empiriquement situées, usant d'archives ou de terrain et non de constructions autour de représentations ou de positions idéologiques » (p. 8). Derechef, le projet s'inscrit dans le sillage de la problématique guizburgienne des « traces » que reprend à nouveaux frais l'introduction de Fanny Colonna. Il nous parle d'une « histoire très embrouillée, *qui dure depuis trop longtemps pour que la colonisation ait pu être autre*

chose qu'un épisode tragique, gravissime certes, et qui aurait pu être mortel pour l'intégrité des sociétés concernées. Mais qui, aux dernières nouvelles, ne l'a pas été, en dépit de tout, et de l'adversité » (p. 26). De cette imbrication des durées historiques qui impliquent deux continents, mais plus encore peut-être leurs îles, « véritables laboratoires de spécificités » (*ibid.*), l'on peut conclure à une certaine inadéquation de la notion de métissage puisque « tout, déjà, a été terriblement mé-tissé depuis des millénaires » (pp. 26 et 27).

Les différents chapitres traitent successivement des migrations, indissociables de la guerre, du travail, des modes d'existence et d'appartenance dans la société coloniale, et des liens qui se sont tissés pour en faire tenir ensemble et en recomposer certains des fragments, après que celle-ci se fut effondrée. Un ouvrage érudit, tout en nuances, reposant sur une documentation primaire originale, et qui démontre la vitalité, autant que la rigueur, de la recherche transméditerranéenne sur le fait colonial lorsqu'elle ne s'égare pas dans l'idéologie et l'anachronisme.

Jean-François Bayart